

Le 14 juillet, prise de la Bastille. J'assistai, comme spectateur, à cet assaut contre quelques invalides et un timide gouverneur : si l'on eût tenu les portes fermées, jamais le peuple ne fût entré dans la forteresse. Je vis tirer deux ou trois coups de canon, non par les
5 invalides mais par des gardes-françaises, déjà montés sur les tours. De Launay, arraché de sa cachette, après avoir subi mille outrages, est assommé sur les marches de l'hôtel de Ville. Le prévôt des marchands, Flesselles, a la tête cassée d'un coup de pistolet : c'est ce spectacle que des béats sans coeur trouvaient si beau. Au milieu de ces meurtres, on
10 se livrait à des orgies, comme dans les troubles de Rome, sous Othon et Vitellius. On promenait dans des fiacres *les Vainqueurs de la Bastille*, ivrognes heureux déclarés conquérants au cabaret ; des prostituées et des *sans-culottes* commençaient à régner, et leur faisaient escorte. Les passants se découvraient, avec le respect de la
15 peur, devant ces héros, dont quelques-uns moururent de fatigue au milieu de leur triomphe. Les clefs de la Bastille se multiplièrent. On en envoya à tous les niais d'importance dans les quatre parties du monde. Que de fois j'ai manqué ma fortune ! Si, moi, spectateur, je me fusse inscrit sur le registre des vainqueurs, j'aurais une pension aujourd'hui.

20 Les experts accoururent à l'autopsie de la Bastille. Des cafés provisoires s'établirent sous des tentes. On s'y pressait, comme à la foire Saint-Germain ou à Longchamp ; de nombreuses voitures défilaient ou s'arrêtaient au pied des tours, dont on précipitait les pierres parmi des tourbillons de poussière. Des femmes élégamment
25 parées, des jeunes gens à la mode, placés sur différents degrés des décombres gothiques, se mêlaient aux ouvriers demi-nus qui démolissaient les murs, aux acclamations de la foule. A ce rendez-vous se rencontraient les orateurs les plus fameux, les gens de lettres les plus connus, les peintres les plus célèbres, les acteurs et les actrices les
30 plus renommés, les danseuses les plus en vogue, les étrangers les plus illustres, les seigneurs de la cour et les ambassadeurs de l'Europe : la vieille France était venue là pour finir, la nouvelle pour commencer.

Tout événement, si misérable ou si odieux qu'il soit en lui-même, lorsque les circonstances en sont sérieuses et qu'il fait époque, ne doit
35 pas être traité avec légèreté : ce qu'il fallait voir dans la prise de la Bastille (et ce que l'on ne vit pas alors), c'était, non l'acte violent de

l'émancipation d'un peuple, mais l'émancipation même, résultat de cet acte.

On admira ce qu'il fallait condamner, l'accident, et l'on n'alla pas
40 chercher dans l'avenir les destinées accomplies d'un peuple, le
changement des moeurs, des idées, des pouvoirs politiques, une
rénovation de l'espèce humaine, dont la prise de la Bastille ouvrait
l'ère, comme un sanglant jubilé. La colère brutale faisait des ruines et
sous cette colère était cachée l'intelligence qui jetait parmi ces ruines
45 les fondements du nouvel édifice.

Mais la nation qui se trompa sur la grandeur du fait matériel, ne
se trompa pas sur la grandeur du fait moral : la Bastille était à ses yeux
le trophée de sa servitude ; elle lui semblait élevée à l'entrée de Paris,
en face des seize piliers de Montfaucon¹, comme le gibet de ses libertés.

50 En rasant une forteresse d'Etat, le peuple crut briser le joug
militaire, et prit l'engagement tacite de remplacer l'armée qu'il
licenciait : on sait quels prodiges enfanta le peuple devenu soldat.

F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, L. 5, ch. 8.

¹ Gibet édifié depuis le XIIIe siècle sur les hauteurs de la Villette (place du Colonel Fabien)